



JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

CIRCÉ

Avec le soutien du



ROMANS

Extrait de la publication
www.centrenationaldulivre.fr

CIRCÉ

UN ROMAN DE JEAN-FRANÇOIS CHABAS
ILLUSTRÉ PAR CHRISTIAN DE METTER

JEAN-FRANÇOIS CHABAS a exercé de nombreux métiers avant de se consacrer à l'écriture qui, très vite, lui a fait rencontrer un grand succès. Récit fort, réaliste, émouvant, *Circé* est son quinzième roman chez Casterman.

JUNIOR / DÈS 12 ANS

COMME LA VIE

« J'avais treize ans, et j'étais perdu pour la science. La nullité scolaire en personne. Certains professeurs me prêtaient un QI de poisson rouge, d'autres voyaient en moi une incarnation de Belzébuth. J'étais un fantôme parmi les vivants, ainsi je me voyais, ainsi je me comportais. »

Seul au monde, Samuel erre de foyer en famille d'accueil, masquant sous une carapace de "dur" sa rage et sa souffrance.

Un destin irrécupérable apparemment, qu'une petite bête farouche et sûrement magicienne pourrait bien sauver...

Vivre !

catégorie 3

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Casterman:

Barbak l'étrangleur

Prix Tatoulu 1999

Pauvre Alfonso!

Une moitié de wasicun

Prix Saint-Dié jeunesse

Vieille Gueule de papaye

Prix jeunesse d'Eaubonne

Nisrine et Lucifer

Les secrets de Faith Green

Tam-Tam "Je bouquine" 1998

Prix du livre d'or des jeunes lecteurs de Valenciennes 1999

Prix des lecteurs du collège Pablo-Neruda de Bègles 1999

Prix "Été du livre" jeunesse de Metz 1999

Prix du roman historique de poitiers 1999

Prix littéraire du collège de Bayeux 1999

Grand prix des jeunes lecteurs de la PEEP 1999

Prix des incorruptibles 1999

Prix Chronos Suisse 2000

Prix des jeunes lecteurs, Thoigny -sur-Marne, 2000

Prix "Plaisir de lire", Auxerre, 2000

Prix Versele 2000 (catégorie 5 chouettes)

Prix Mange-livres de Carpentras 2000

Prix Auvergne-Sancy 2001

Des crocodiles au paradis

La deuxième naissance de Keita Telli

Ba

Prix "Graine de lecteurs" de Billère 2001

Trèfle d'or

Les frontières

Teri-Hate-Tua

Les Hermines

L'Esprit des glaces

COMME LA VIE

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

CIRCÉ

ILLUSTRÉ PAR CHRISTIAN DE METTER

casterman

ROMANS

*Pour Maud, la libraire.
(J'adore les libraires.)*

1



LA FARCE

Pendant longtemps, j'ai inventé des accidents spectaculaires, des assassinats épouvantables, de glorieuses maladies, parce que ça manquait de classe, de dire :

« Ma famille a été tuée par un bocal de conserve. »

C'est pourtant ce qui s'est passé.

Ma grand-mère n'avait rien d'une Borgia, mais elle était un peu tête en l'air. Quand elle a cuisiné cette farce et qu'elle l'a mise dans le bocal, elle ne s'est certainement pas frotté les mains en ricanant. Non, comme elle le faisait depuis de très nombreuses années, elle a dû préparer avec amour ce cadeau pour son fils, sa belle-fille et leurs deux enfants. Une bonne farce, destinée à fourrer la dinde de Noël.

Et elle a mal stérilisé la conserve ; s'y est glissé l'horrible bacille botulique.

La farce était composée d'un mélange de viandes, d'aromates, de cognac et de purée de marrons. Ceux-ci, les marrons, m'ont sauvé la vie. J'ai toujours détesté les marrons. Une haine tenace. Au réveillon, j'ai mangé du blanc de dinde, et les carottes sautées que ma mère avait préparées. Ma petite sœur Caroline et mes parents se sont gavés de farce. Quelques heures plus tard, ils étaient mal en point. Mon père – on ne rigolait pas avec les ordres de mon père – a pris du bicarbonate de soude, il en a donné à sa femme et à sa fille en disant que face à une petite intoxication alimentaire, il n'y avait que ça de vrai. Ils se sont couchés. Le lendemain, ils étaient morts tous les trois. Quand ma grand-mère l'a su, elle est morte aussi, d'un infarctus du myocarde. J'ai appris à cette époque un tas de termes médicaux. Et je me suis retrouvé seul. Je suis assez content de ce que les autres membres de ma famille aient disparu des années avant ces accidents, la plupart d'entre eux alors que je n'étais même pas né, parce que si j'avais dû subir quelques décès de plus dans la foulée, je crois que je serais devenu fou. En fait, je reconnais que je suis devenu un peu fou. D'une certaine façon.

On l'a dit avant moi, mais c'est une chose d'entendre des vérités, autre chose de les vivre : il est beaucoup plus difficile de n'avoir personne à aimer que de n'être aimé par personne. Quand on n'aime pas, on a le cœur déserté, on devient aussi heureux et cohérent qu'un canard qui s'enfuit dans la cour pour y faire quelques tours, battant des ailes, après qu'on lui a coupé la tête. J'avais douze ans quand ils sont tous partis ; je suis incapable de dire ce que j'ai fait, ce à quoi j'ai pensé durant les deux mois qui ont suivi ce joyeux Noël. Mais je sais que pour ma perte, je me suis réveillé sans amour. On m'avait placé dans un foyer, avec des gars qui avaient vécu des histoires aussi drôles que la mienne, et de ce rassemblement de braves petits, gais et équilibrés, se dégageaient une douceur et une jovialité que je ne risque pas d'oublier. On s'étripait dans les couloirs.

C'était ce fameux manque d'amour, n'est-ce pas, mais à cette époque j'avais du mal à philosopher : j'étais trop occupé à savater ceux qui voulaient me piquer ma montre ou me casser des dents à la seule fin de se détendre. Il me semble que les éducateurs et le directeur de ce foyer n'étaient pas à leur place, et je sais, d'expérience, qu'ils ne sont pas tous bâtis sur le même format. Leur fonction est d'aider les

enfants qui leur sont confiés; mais ceux-ci auraient fait merveille dans une école pour mercenaires. Ou dans le dressage de pitbulls.

Je suis resté quelque temps dans ce foyer, puis on m'en a retiré pour des raisons qui demeurent obscures – les voies de l'administration sont impénétrables – et on m'a envoyé dans ma première famille d'accueil. Les Schmeckenberger.

Ils n'étaient pas méchants; mais moi, je l'étais devenu. Le cocktail du deuil et de la violence du foyer avait produit son effet: les braves Schmeckenberger ont vu débarquer chez eux une bouteille de nitroglycérine qui ne demandait qu'à être secouée. C'était un couple d'une quarantaine d'années, qui vivait avec ses deux enfants dans un pavillon de la banlieue de Strasbourg. Ils étaient grassouillets, roses et aimables.

Ils avaient aménagé une chambre rien que pour moi, ah, on peut dire qu'ils s'étaient donné du mal. Une sorte de tissu pelucheux mauve aux murs, une moquette jaune, un lit aux montants bleu-vert et à la courtépointe azur, une lampe de chevet à rayures noires sur fond rouge: ils avaient dû avaler ou fumer des machins pas nets, et en grande quantité, dans leur folle jeunesse. Il leur en restait des goûts psychédéliques. Un individu en pleine possession

de ses moyens aurait fait des cauchemars, à habiter une pièce pareille. Moi, ça m'a juste un peu plus excité. Le cauchemar, j'y étais déjà plongé.

Ils avaient un accent alsacien à couper à la hache, les Schmeckenberger ; ils se montraient simples et doux, d'une infinie patience. Ils avaient décidé de prendre chez eux un enfant perdu, pour l'aider. Rien d'autre, derrière ce choix, que la volonté de faire du bien. Ils ont vite déchanté. Les premiers jours, je n'ai pas ouvert la bouche. Ils se jetaient des regards inquiets. Mais quand j'ai commencé à parler, les regards sont devenus tout à fait catastrophés. Le temps passé en foyer et mes nouvelles dispositions de caractère donnaient de l'ampleur à mon vocabulaire. Mme Schmeckenberger, un soir à dîner, colla ses mains à plat sur les oreilles de son fils pour qu'il n'entende pas mes horreurs. Il aurait fallu me brouiller, crrr, crrr, comme les émissions cryptées de la télévision.

Ils étaient très religieux, et ils se sont mis à me raconter des trucs au sujet du démon, de Jésus. J'étais partagé entre l'envie de rigoler et une certaine inquiétude, jusqu'à ce qu'ils m'emmènent voir un prêtre. Ils ont été rusés. J'étais censé acheter une paire d'Air Max, mais au détour d'une rue, ils

m'ont littéralement poussé dans un presbytère. Un prêtre en costume gris, une croix noire au revers, m'a fait signe d'approcher. Malgré les vêtements, il n'avait pas l'allure que j'aurais imaginée. Petit, mince, il posait sur moi des yeux verts étonnants, dont je suppose qu'ils n'étaient pas dus à des lentilles. Est-ce que les religieux ont ce genre de coquetteries ? Non ? Non. Enfin, il était très jeune ; sans doute moins de trente ans. Je me suis dit, pourquoi pas ? J'étais athée, et je n'en avais jamais rencontré, de curé. Celui-ci n'était pas bête, peut-être assez malin. Ou très intelligent. Parce qu'il ne lui a pas fallu cinq minutes avec moi, posant des questions auxquelles curieusement je me sentais obligé de répondre, pour comprendre la situation. Et il n'a pas essayé de me vendre son dieu. Il m'a grommelé, après s'être pincé l'arête du nez :

— Samuel, toi et moi, nous savons que M. et Mme Schmeckenberger ne sont pas ce qui te convient. Ils ne t'aideront pas, et tu leur fais du mal.

— Dites, euh, avec des yeux comme ça, les filles, ho ?

— Hmm...

— Non ? Moi je dis que c'est du gâchis. Moi, on me greffe des yeux comme ça...

— Parfait. Maintenant que tu m'as fait ton petit numéro, on va pouvoir passer aux choses sérieuses.

- C'est quoi, les choses sérieuses ?
- Toi.
- Z'êtes trop fort, Monseigneur.
- Tu me flattes.
- Trop puissant, Votre Grâce...
- Oui, oui, bien. Et qu'est-ce qu'on va faire de toi, Samuel ? Qu'est-ce que tu veux faire de toi-même ?
- Franchement ? J'hésite entre pompier et pilote de course. Ou éboueur, parce que ce qui est cool, avec les poubelles, c'est qu'on...
- Réfléchis. Tu ne peux pas rester chez les Schmeckenberger. Le type d'hébergement que je pourrais te proposer serait lié à l'Église. Je ne te parle pas du séminaire, bien entendu, mais il y aurait tout de même...
- Laissez tomber.
- Il paraît que tu as volé de l'argent à la fille de tes hôtes ?
- Alors là, monsieur le commissaire, c'est comme qui dirait un malentendu. J'ai un alibi. Je jouais au poker dans la cave avec le colonel Moutarde.
- Si tu ne veux pas t'aider, les autres n'y pourront rien. Tu vas couler.
- Tu sais ce que je te dis, moi, curé ? Devine.
- C'est très mal, les gros mots. Même en pensée.
- Tu veux savoir ce que je veux ? Je veux que

Caroline et mes parents revivent. Et puis Grand-Mère, aussi. Vous faites ça, chez vous, on dit ?

— La Résurrection...

— Voilà. Fais-moi un miracle, curé. Qu'est-ce qu'il y a ? Ça te fait pas rire ? Moi non plus.



Il s'appelait le père Oudine. Je ne pensais pas le revoir. Mais les chemins sont tortueux.

On m'a retiré aux Schmeckenberger. Mme Schmeckenberger – elle s'appelait Mathilde – a

tellement pleuré qu'elle en a inondé la moquette rose, celle du salon. Et moi, juste avant de m'en aller de cette maison, je suis allé coller sous l'oreiller de Claire, leur fille, l'argent que je lui avais pris. Les enfants étaient à l'école, ce jour-là.

On peut être en rage contre le monde, mais refuser de porter en supplément le fardeau d'une laideur commise. J'avais fait assez de dégâts chez ces gens.

Le pire a été qu'au moment de monter dans la 4 L du bonhomme de la DDASS, M. Schmeckenberger s'est précipité et m'a fourré une enveloppe dans la poche de mon blouson. Je n'y ai touché qu'au soir, lorsque je me suis retrouvé tranquille dans les toilettes de mon foyer provisoire. J'y ai découvert plus de billets que je n'en avais jamais vu, et un mot : « Bonne chance, mon garçon. Nous t'embrassons. » Il y avait un accent, à ce mot, je l'ai lu comme je l'aurais entendu : « Ponne chansseu... »

J'ai remis l'argent dans l'enveloppe, l'enveloppe dans ma poche, j'ai jeté le mot dans la cuvette, j'ai tiré la chasse, j'ai dit :

— Quelle bande de nazes.

Et puis je me suis cogné le front contre le mur, assez fort et assez longtemps pour qu'un éducateur vienne frapper à la porte.

2



VAMAIS!

Quand vous n'êtes pas aimable, on ne vous aime pas. C'est un axiome assez simple, qui prend vite des allures de cercle vicieux, puisque moins on vous aime, moins vous êtes aimable. Peut-être que si les Schmeckenberger avaient été plus forts, leur affection aurait eu raison de ma noirceur, puisqu'il ne suffit pas d'être gentil avec ceux qui sont mal engagés: il faut mettre beaucoup d'énergie dans cette gentillesse, faute de quoi elle glisse sur l'affreux; de l'eau sur une vitre.

On doit engager ses sentiments, comme un coin dans une bille de bois. Ceux qui ont le plus besoin d'aide sont souvent ceux qui la refusent. Quoiqu'il en soit, la deuxième famille où on m'a placé était bien différente des charmants Alsaciens.

C'était un couple un peu plus jeune, avec un fils de sept ans, qui s'appelait Stéphane. Eux, Béatrice et Jean-Noël Lagarrigue. Ils habitaient Pau, un bel appartement en duplex dans la partie la plus huppée de la ville. Le Jean-Noël était l'héritier d'une famille de grands bourgeois richissimes. Elle venait de Paris où il l'avait rencontrée quand elle était secrétaire de direction.

Comment expliquer les Lagarrigue ? Je n'avais que treize ans, ce n'était pas bien vieux pour comprendre ce genre de choses, aussi faut-il croire que je les ai ressenties plutôt qu'analysées : il y a des personnes qui s'imaginent, par la grâce de leur naissance et par une fatuité que leur a donnée une existence trop facile, qu'ils font partie d'une race à part, celle de ceux à qui tout réussit, et que les autres, c'est la plèbe. La valetaille.

Jean-Noël Lagarrigue appelait cela : les ratés.

Quant à sa femme, elle le suivait en tout, actes et pensées, comme un gentil caniche. Ce n'était pas un beau spectacle et même moi, pourtant devenu cynique, je la regardais avec plus de gêne que d'ironie.

Ils avaient prévu, jusque dans les plus infimes détails, quelle devrait être ma vie avec eux. Cela, bien avant de m'avoir rencontré. J'imagine le sieur

Lagarrigue mettant au point le plan d'éducation, comme on désigne à l'employé le poste qui lui sera dévolu.

« Nous lui faisons donner des cours particuliers, pour le remettre à niveau. Nous le débarrassons de ses mauvaises habitudes, langage, tenue à table, garde-robe. Nous lui trouvons un bon établissement, et *tutti quanti*. »

Parce que Jean-Noël Lagarrigue adorait mettre un peu d'étranger dans ses discours. *In cauda venenum, Sic transit gloria mundi, To be or not to be, La dona e mobile...* Sa femme le regardait avec des yeux mouillés; il était tellement élégant.

Je leur en ai donné, du *tutti quanti*.

Pourquoi avaient-ils choisi de prendre chez eux un sauvageon? Béatrice n'avait pas eu son mot à dire, c'était entendu. Alors, le grand homme? J'y ai souvent pensé. Je crois qu'il voulait mettre à l'épreuve ses théories et ses méthodes d'éducation. Cela avait bien fonctionné avec Stéphane, mais il était de leur sang, c'était facile. Compliquons: ramassons une de ces épaves, et donnons-lui forme humaine par le jeu de notre science, de notre omnipotence.

Je sortais de quelques mois de foyer transitoire, où j'avais fait la joyeuse rencontre d'un alcoolique en

herbe. Stanislas. Il était plus jeune que moi mais infiniment plus tordu, plus culotté, plus ingénieux; plus abîmé aussi. Un des autres gars du foyer m'avait dit que, pour une brouille, les parents de Stanislas le faisaient dormir dehors en plein hiver, roulé dans une couverture sur le perron du pavillon. Qu'ils le frappaient. Que sa mère était en prison. Je partageais une chambre avec Stanislas, mais jamais je n'aurais osé lui demander ce qu'il y avait de vrai là-dedans.

Il était enfoncé, plus avant que moi, dans la détresse, mais je ne voyais que son audace. Il avait fabriqué une fausse clé dans le morceau de plastique très dur d'un meuble cassé, premier prodige, et il sortait du foyer à la nuit pour se livrer à des bacchanales. Il repérait la vitrine d'un magasin sans volet métallique (il y en avait encore à l'époque, notre foyer était situé dans une de ces petites villes tranquilles où les hordes barbares ne sévissaient pas), un magasin où on était susceptible de trouver de quoi se désaltérer, il se dégotait un objet bien lourd – que d'imagination, ça allait du simple pavé à la plaque d'égout – puis, quitte à s'y reprendre à plusieurs fois, il cassait la vitrine, il faisait main basse sur une bouteille de n'importe quoi, et il s'enfuyait. Stanislas était extrêmement rapide; sa course avait

à voir avec celle d'un lièvre, il faisait de brusques crochets, il virevoltait comme s'il était saoul par anticipation. Quand il avait trouvé un coin qui puisse ressembler à un terrier, sous une arcade sombre, un porche bien abrité, il buvait.

Il ne revenait au foyer qu'au petit matin, parfois quelques minutes seulement avant l'éveil de la ruche.

— Et ve me fuis vamaï fait foper, fifs.

Ses deux incisives supérieures étaient cassées, d'où la prononciation.

— Vamaï !

Il m'avait mis au courant parce qu'il ne pouvait faire autrement : je l'avais surpris alors qu'à deux heures du matin, il s'apprêtait à sortir de la chambre. Ça ne s'était pas fait en douceur. Il était venu près de mon lit, m'avait collé un tournevis sous le menton.

— Qu'est-fe qu'y a ? T'as des infomnies, fifs ?

— M'appelle pas « fils », j'ai deux ans de plus que toi.

— Ve dis « fifs » fi fe veux.

— Tu vas traîner dans les couloirs ? À cette heure ?

— Ve te demande fe qu'elle fait avec les Fchtroumpfs, ta mère ? Laiffe-moi vivre. Fi t'ouvres ta boufe devant les éducs, ve te ferai crafer ta rafe.

Il était parti ; j'avais essayé de rester éveillé pour attendre son retour, mais j'avais plongé, et au matin, il était dans la chambre, allongé sur son lit qui n'était pas défait ; de larges demi-lunes marquaient de bleu les yeux de Stanislas.



Je l'ai accompagné trois fois. Mais je ne supportais pas l'alcool. Deux gorgées me rendaient malade. À onze ans, lui pouvait avaler une bouteille de vin ou une bonne partie d'un flacon de gin.

Le plus incroyable est que nous ne nous sommes pas fait prendre. Ni par la police, ni par les gens du foyer. J'étais mal à l'aise face à Stanislas, parce qu'il affichait un mépris du danger qui n'était pas feint : la peur lui semblait étrangère. Et parce qu'il tenait l'alcool mieux que moi. À cet âge, cela me paraissait une preuve de supériorité virile.

Il y a huit mois, j'ai revu Stanislas, près des Halles à Paris. J'ai calculé qu'il devait avoir dix-sept ans. Jamais je ne l'aurais reconnu, tant son visage était marqué. Il tenait un flacon dans sa main crispée ; c'était la nuit, toujours, une nuit de néon. Nous sommes presque entrés l'un dans l'autre au croisement de Sébastopol et d'une ruelle dont je ne connais pas le nom.

— Gaffe, fale, fale... euh, faleté !

— Stanislas ?

Il marchait en crabe, la tête collée sous le bras gauche, comme le pigeon sous son aile. Disloqué par le contenu de son flacon. À l'énoncé de son prénom, il m'a repoussé.

— Dégave.

Il avait sa nuit à poursuivre.

Moi, je l'ai laissé s'en aller, mais j'ai prolongé mon séjour parisien et trois soirs de suite je suis retourné aux Halles pour mettre la main sur Stanislas.

Il n'était plus là.

Du temps du foyer, c'était un petit garçon étrange. Il ne dormait pas. Malgré ses escapades, il n'éprouvait pas le besoin de récupérer dans la journée, ou s'il le faisait, c'était d'une façon bien à lui ; ses yeux ne se fermaient que l'instant d'un clignement. Il était fantasque, il avait une provision infinie de blagues salaces qui faisaient rougir jusqu'aux éducateurs, et demander aux pensionnaires de son âge : — Qu'est-ce que t'as dit ? Elle fait quoi la fille, avec le chameau ? Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? J'ai pas compris !

Sa figure, alors, était sans âge. Les traits d'un lutin. Il a dû en falloir, des litres, pour briser Stanislas.

Moi, on m'a sorti de ce foyer-ci et on m'a livré en pâture aux expérimentations de Jean-Noël Lagarrigue.

3



FRAPPE-QU'UN-COUP

— Quelle profession exerçaient tes parents, mon petit ?

— Ébénistes, mon grand.

— C'est un beau métier. Manuel, bien sûr, mais beau. Il faudra être moins insolent, mon petit.

— Oui, mon grand.

Nous nous promenions dans les couloirs du musée des Beaux-Arts de Pau. Le Lagarrigue m'y avait emmené pour discuter entre hommes. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que sa femme soit restée à la maison. Elle devait faire la cuisine, ou nettoyer des meubles déjà trop propres.

Il faut croire que la conversation ne prenait pas le tour qu'avait attendu mon sauveur. Il était très capricieux, habitué à l'obéissance, aussi a-t-il tapé du

— pied sur le parquet, ce qui a fait du bruit et m’a rappelé Caroline quand elle commençait un caprice.

— Dis-moi, Samuel...

— Refaites-le moi... Siouplaît. On dirait ma petite sœur !

Ahuri, il me toisait.

— Hein ?

— Vous pouvez vous tirer les cheveux en même temps ? Ça sera parfait. Exactement ma petite sœur.

— Samuel...

— Hm, hmmm ?

Je l’énervais. Il se triturait les mains, dans le dos.

— ... tu vois cette statue ? C’est du bronze. Elle est belle, n’est-ce pas ?

— Ah ? Oh, oui ! Une splendeur. En fait, je peux vous le dire, on est entre nous, j’ai jamais vu une statue aussi...

— Tu sais comment on l’a fabriquée ?

— Alors là, excusez-moi, mais vous me prenez pour un narvalo, ou quoi ? Vous savez pas que vous parlez au spécialiste ? C’est super facile. D’abord, il faut une centaine de kilos de pâte à modeler. Après...

— On a fondu le métal. Sans doute des scories, des morceaux informes, des déchets de bronze. Qui est lui-même un alliage de cuivre et d’étain. On a jeté

ce fatras dans une grande chaleur, et quand c'est devenu liquide, on a versé dans un moule. Le moule de cette statue.

— ... Qui est là, devant nous, des siècles plus tard, et c'est beau, non, c'est magnifique, parce que...

— Arrête de faire le pitre, mon petit. Tu n'as rien compris, mais je suis là pour te l'expliquer: tu vas fondre, pour te couler dans le moule. Fais-moi confiance. *Missa est*. Quand je veux quelque chose, je l'obtiens.

Il ne tapait pas seulement des pieds, ne faisait pas que se tripoter les mains, quand il s'exaspérait: sa voix devenait aiguë.

— Tu veux me faire fondre, mon grand? Regarde-moi. Je m'appelle Samuel Rouget, fils d'Éléonore et Julien Rouget. Je sais qui je suis. Si tu veux fondre un truc, joue avec des bougies, mais avec moi, n'essaie même pas.

J'aurais pu me plaindre, demander à ce qu'on me retire à la garde de cet homme, mais je n'y ai même pas pensé. J'ai relevé le gant. Et c'est là, dans le couloir du musée, que le bras de fer a commencé.

Stéphane Lagarrigue était un personnage de papier. De papier-calque. Diaphane, laissant sa vie, au gré des vents, se dérouler. Avec un père comme le sien,

il n'avait aucune initiative à prendre. Il pliait. Sept ans, ce n'est pas vieux pour manger comme il le faisait, avec la préciosité d'une mémère des beaux quartiers, tenant ses couverts du bout des doigts comme s'ils avaient été trop chauds. Sa façon de parler était celle de Jean-Noël Lagarrigue, l'autorité en moins. Ses vêtements venaient du même magasin ; seule lui manquait la cravate.

Un inconvénient cependant, qui rendait malade son père. Stéphane était mauvais à l'école. Pire que mauvais. Il n'avait rien du cancre ricaneur et jeteur de boulettes ; il était juste incapable de travailler correctement et alignait les notes les plus catastrophiques. Jean-Noël Lagarrigue en avait conclu à l'imbécillité de son fils et parlait de le placer dans un établissement spécialisé. Il assortissait cette proposition de descriptions apocalyptiques destinées à faire subir à Stéphane, par anticipation, les tourments de l'enfer des ratés.

— Tu y seras à ta place, là-bas, avec les crétins qui bavent, les demeurés à front plat, les larves...

Je crois qu'il ne m'avait fallu que trois ou quatre jours dans le repaire des Lagarrigue pour comprendre de quoi souffrait Stéphane : il vivait dans une terreur si permanente et absolue que cela le privait de la quasi-totalité de ses capacités intellec-

tuelles. Il était idiot d'épouvante. Essayez de réfléchir, avec une enclume suspendue par un fil de pêche au-dessus de votre tête.

Une enclume nommée Jean-Noël.

Il y a bien longtemps que je ne les ai vus, les Palois, mais ce qui restera pour moi une éternelle énigme, c'est que Béatrice, la mère de Stéphane, ne se soit pas rebellée. Certes, elle vouait à son mari une admiration sans bornes, mais elle ne pouvait pas ignorer ce qu'il faisait à leur fils.

Le sieur Lagarrigue ne frappait jamais; il harcelait de phrases tranchantes, d'une avalanche d'humiliations qui seraient venues à bout d'un mammouth.

— Regarde ce carnet. Ce, ce... torchon! Tu es nul, tu es lamentable, apf, tiens! (*Grand geste théâtral de la main*) va dans ta chambre, tu me dégoûtes...

Le petit bonhomme en papier-calque se levait de table et trottait vers ses pénates, tandis que Jean-Noël Lagarrigue tendait son assiette à sa femme, pour une autre part de gratin.

Un soir, je n'y ai plus tenu.

— Hé! Moi aussi, je suis nul!

Il a posé ses couverts, mis son poing droit dans sa main gauche ouverte.

— Je sais bien, mon petit Samuel. Mais là, nous n'y pouvons rien, c'est une question de sang.



Extrait de la publication

— Fais gaffe, gadjo. Tu sais comment qu'on m'appelle ? Frappe-qu'un-coup... C'est mon nom indien, ai-je ajouté pour Béatrice Lagarrigue qui me regardait, les yeux en soucoupes, pendant que je repoussais ma chaise.

Je suis allé me cacher dans ma chambre, avec un sérieux mal au ventre. J'avais beau faire le malin, Jean-Noël me savait touché.

La soirée n'était pas finie ; alors que ses parents regardaient la télévision, Stéphane m'a rendu visite. Il est resté sur le pas de ma porte, minuscule dans son pyjama, se dandinant. Je crois qu'il voulait marquer sa solidarité, mais il ne savait pas comment la démontrer. J'ai rompu le silence.

— Moi, je sais que t'es pas bête.

— Les Indiens, ils t'appellent vraiment Frappe-qu'un-coup ?

— Ouais.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je suis tellement fort qu'un coup, ça suffit. C'est une vieille histoire. À cause d'un orignal que j'ai mis KO, près d'une rivière, quand j'étais en vacances en Amérique.

— Non ?

— Bon, c'était un jeune orignal, pas tout à fait adulte.

- Nooon ?
- Comme je te dis.
- Ça fait comment, en anglais ?
- Hein ?
- Ton nom, Frappe-qu'un-coup... En Amérique, y parlent pas français. Les Indiens.
- Tu vois que t'es pas si bête, Fils-de-patate.
- C'est mon nom indien ?
- Sûr. Mais je te conseille de le garder pour toi.
- Je ne pourrais dire que j'avais une profonde affection pour Stéphane. Parce que je ne l'ai pas connu assez longtemps, peut-être, et puis parce que les foyers et la rue vous apprennent une formule qui plairait à Jean-Noël Lagarrigue: *Vae Victis*. Malheur aux vaincus. Si on est trop faible, on risque non seulement de se faire déchiqueter, mais on met en danger ceux qui se seront attachés à nous. Aussi a-t-on tendance à se désolidariser des individus trop fragiles.
- J'ai donné quelques ruades, quand Stéphane était trop durement malmené; mais je ne l'ai pas aidé comme il aurait fallu le faire. Je ne peux même pas dire que j'en éprouve des regrets: venir à son secours, à l'époque j'en étais incapable.

Si j'ai commencé à sécher les cours, c'était avec la volonté arrêtée de pourrir la vie de Jean-Noël

Lagarrigue, l'empereur de la chaussure. Car de là venaient sa fortune et sa position sociale dans la ville : les chaussures, héritées de génération en génération. Pau n'est pas une ville immense, même si ce n'est pas un hameau, et les Lagarrigue y tenaient une place importante ; les gens bien m'avaient vu débarquer dans cette famille avec l'intérêt qu'ils portent aux activités du haut du panier, « vous savez, les Lagarrigue ont pris chez eux un petit orphelin, oooh, ils sont bien méritants, le gamin n'a pas l'air commode. Ça ! Quelle idée ? Gardez-le pour vous, mais une patiente du Dr Gouille m'a dit qu'on lui aurait dit que Mme Lagarrigue ne pouvait plus avoir d'enfant, alors entre nous... »

En séchant les cours, j'avais donc la certitude qu'une de ces âmes d'élite m'apercevrait en train de goûter les joies de l'école buissonnière, et qu'elle s'empresserait d'aller répandre la nouvelle, si les professeurs ou quelque personnel du collège ne s'en chargeaient pas auparavant. L'effet a dépassé mes espérances : à l'encontre de ses habitudes, Jean-Noël m'a accueilli un soir d'une gifle qui m'a envoyé bouler contre les étagères de l'entrée.

— Mon petit, je ne te laisserai pas salir la réputation de la famille. Mme Agenot m'a ri au nez aujourd'hui, quand je lui ai dit que ton éducation se

passait correctement. Il paraît que tu traînes des savates dans les rues au lieu d'aller travailler ! Mais tu es allé trop loin, ah ! Trop loin ! *Too far, my boy!* J'étais à moitié assommé, pourtant je me suis remis debout en me tenant au meuble, j'ai vu que Béatrice Lagarrigue et Stéphane se rencognaient dans le chambranle de la porte de la cuisine ; j'ai passé ma main sur ma figure, et j'ai senti qu'une de mes dents branlait à travers ma joue.

— Je vais t'expliquer, Jean-Noël.

J'avais l'expression contrite. Je me suis approché, et j'ai lancé mon pied, y mettant la rage accumulée depuis deux mois que j'avais atterri là, visant l'entrejambe du seigneur des chaussures. Il a sifflé comme une locomotive, il est tombé à genoux ; on voyait à son expression contrariée qu'il ne se relèverait pas tout de suite.

Je me suis retourné vers Stéphane :

— Eh ouais, c'est moi, Frappe-qu'un-coup.